



**HAL**  
open science

# L'invitation aux trois voyages dans le Llibre de les dones de Jaume Roig

Frédéric Alchalabi

► **To cite this version:**

Frédéric Alchalabi. L'invitation aux trois voyages dans le Llibre de les dones de Jaume Roig. Voyages et voyageurs catalans au Moyen Age., Dec 2002, France. halshs-00608857

**HAL Id: halshs-00608857**

**<https://shs.hal.science/halshs-00608857v1>**

Submitted on 15 Jul 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'invitation aux trois voyages dans le *Llibre de les dones* de Jaume Roig<sup>1</sup>

### Introduction

« Vous qui écoutez, aux rimes que j'ai répandues, le son de ces soupirs dont je nourrissais mon cœur, dans l'égarément premier de ma jeunesse, quand j'étais en partie un autre homme que je ne suis »<sup>2</sup>.

Dans ces vers, Pétrarque se dévoile et évoque les épreuves qui ont fait de lui l'homme qu'il est au moment de jeter ces mots sur le papier. Si, pour le poète d'Arezzo, les circonstances de sa vie l'ont façonné, pour le héros du *Llibre de les dones* de Jaume Roig<sup>3</sup>, ce sont les voyages qu'il entreprend qui construisent sa personnalité.

Le livre de Roig s'inscrit dans le courant littéraire anti-féministe en vogue au Moyen Age<sup>4</sup>. Depuis l'Antiquité, les Pères de l'Eglise placent les femmes dans une position subalterne<sup>5</sup>, ce raisonnement découlant de la Genèse puisque Eve succombe à la tentation<sup>6</sup> mais aussi du fait que, d'emblée, la femme est créée au moyen de la côte d'Adam, devenant ainsi son aide : « Yahvé Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. **Il faut que je lui fasse une aide qui lui soit assortie** »<sup>7</sup>. D'ailleurs, ayant conscience de ne lire que des témoignages rédigés par des hommes convaincus de leur supériorité, Georges Duby résume admirablement cet état de fait en intitulant l'un de ses recueils d'articles *Mâle Moyen Age*<sup>8</sup>.

---

<sup>1</sup> Communication lue lors du Colloque *Voyages et voyageurs catalans au Moyen Age*, organisé par Dominique de Courcelles et Marie-Claire Zimmermann, au Centre d'Etudes Catalanes, à Paris, les 13 et 14 décembre 2002.

<sup>2</sup> PETRARQUE : *Canzoniere* (Paris : Gallimard, 1983, 287 pages, Proemium, p. 27).

<sup>3</sup> Notre édition de référence est celle établie par Francesc Almela i Vives : *Llibre de les dones, o Spill* (Barcelone : Editorial Barcino, Els nostres Clàssics, 1980, 265 pages).

<sup>4</sup> Pour la Castille, l'on peut citer l'œuvre d'Alfonso Martínez de Toledo, arcepreste de Talavera : *Corbacho* (Madrid : Castalia, 1992, 304 pages).

<sup>5</sup> KLAPISCH- ZUBER, Christiane : « Masculin/ Féminin » in LE GOFF, Jacques et SCHMITT, Jean-Claude dir. : *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval* (Paris : Fayard, 1999, 1236 pages, pp. 655-668).

<sup>6</sup> « La femme vit que l'arbre était bon à manger et séduisant à voir, et qu'il était, cet arbre, désirable pour acquérir le discernement. Elle prit de son fruit et mangea. Elle en donna aussi à son mari, qui était avec elle, et il mangea », *Genèse*, 3, 7.

<sup>7</sup> *Ibid.*, 2, 19. C'est nous qui soulignons.

<sup>8</sup> « Ce Moyen Age est mâle, résolument. Car tous les propos qui me parviennent et me renseignent sont tenus par des hommes, convaincus de la supériorité de leur sexe. Je n'entends qu'eux. Cependant, je les écoute ici parlant avant tout de leur désir, et par conséquent des femmes. Ils ont peur d'elles, et, pour se rassurer, les méprisent. Mais d'un tel témoignage que déforment la passion, les préjugés, les règles du jeu d'amour courtois, il faut bien que je me contente. Je m'appête à les exploiter. Je voudrais en effet découvrir la part cachée, la féminine. Ce qu'était la femme en ces temps lointains, voici ce qu'à présent je m'évertue à reconnaître. », *Mâle Moyen Age* (in *Qu'est-ce que la société féodale*, Paris, Flammarion, 2002, 1754 pages, pp. 1413- 1555, p. 1414).

L'œuvre de Roig se divise en quatre livres. Peut-être faut-il y voir une signification puisque, traditionnellement, le chiffre 4 exprime une totalité<sup>9</sup>. C'est, en tout cas, le moyen trouvé par l'auteur pour afficher son ambition de broser le portrait de toutes les femmes. Pour parvenir à ses fins et décrire la Femme et ses défauts, Roig fait voyager le héros de son livre. Celui-ci, s'exprimant à la première personne du singulier et donnant donc l'impression de livrer un témoignage exemplaire et édifiant<sup>10</sup>, prend la route à trois reprises. Chacun de ses voyages répond, nous le verrons, à une intention de l'auteur bien particulière mais tous, sans exception, construisent la personnalité du narrateur.

\*

\*      \*

### *I La confirmation de la malveillance de la Femme par le voyage*

Le narrateur débute son récit par l'évocation de ce qu'a été sa jeunesse<sup>11</sup>. Celle-ci est marquée par les nombreux malheurs que le destin lui a réservés et qui culminent avec le décès du père<sup>12</sup>. La disparition de la figure paternelle permet au protagoniste de revenir sur les relations que ses parents entretenaient. Celles-ci, nous révèle-t-il, étaient pour le moins tendues. Il déclare : « Ell (son père) ab ma mare vixqué poc temps, e mai ensemps los viu menjar ni festejar, mai los viu riure, per llur mal viure e mala sort, cert a gran tort per alguns mals »<sup>13</sup>. De son enfance, le narrateur garde donc un souvenir teinté d'absence- celle du père- et à tout jamais marqué par ces relations de mépris que le couple laissait percevoir à leur enfant. De plus, loin de désirer combler le vide laissé par la disparition du père, la mère s'efforce, au contraire, d'éloigner d'elle son fils : après l'avoir laissé sans le sou<sup>14</sup>, elle le chasse du foyer. Elle dit : « A ta guisa ves on te

---

<sup>9</sup> *Dictionnaire culturel de la Bible* (Paris : Marabout, 1 990, 341 pages, p. 199).

<sup>10</sup> Ce qui a donné lieu, parfois, à une lecture erronée du texte : il ne s'agit pas d'une autobiographie même s'il est question de l'épouse de l'auteur (pp. 227- 228). Voir notre édition, p. 5.

<sup>11</sup> « Doncs, Déu aidant, io entonant mon spill e norma, servent la forma de l'abreujar, me vull llexar la infantea. », *Ibid.*, p. 33.

<sup>12</sup> *Id.*

<sup>13</sup> *Id.*

<sup>14</sup> *Ibid.*, pp. 33- 34.

vulles, cerca on mulles d'hui més ta sopa. Esta nit sopa, demà camina a la brogina »<sup>15</sup>. De fait, le premier voyage du narrateur est plus subi que désiré : s'il doit quitter Valence, ce n'est pas de son plein gré mais c'est parce qu'il y est obligé. Partir, pour le héros de l'œuvre de Roig, n'est donc pas un plaisir, c'est plutôt la nécessité d'entreprendre un voyage amer proche de l'exil.

Le narrateur s'en va passer la nuit hors de chez lui<sup>16</sup> et il entreprend, à pied et malade, son tout premier voyage<sup>17</sup>. C'est vers la Catalogne proche que se dirige le malheureux héros, plus précisément, chez un *bandoler* qui le prend comme page et qui lui enseigne ce que, finalement, le père absent aurait dû apprendre à son fils si le destin n'en avait pas décidé autrement<sup>18</sup>. Mais, les femmes étant jalouses- comme le sous-entend le narrateur-, l'épouse du maître craint que son mari ne néglige son propre enfant au profit du jeune valencien<sup>19</sup>. Elle décide donc de le faire tuer par son fils. Ici, l'on pourrait, peut-être, percevoir une faille au sein du raisonnement de type manichéen du narrateur : si les hommes apparaissent comme des victimes innocentes et se posent en représentant du bien suprême, à l'inverse, les femmes sont les instruments du mal. Or, à ce moment précis de l'histoire, c'est un homme qui s'apprête à tuer un autre homme. En fait, il n'y a pas de paradoxe au sein du discours du protagoniste principal. D'une part, le narrateur nous présente l'enfant de son maître comme un homme- femme :

«Ella tenia un sols fill car ; de cavalcar e d'**homenia** gens no'n tenia ; tant lo guardava i l'apartava de tot perill, que féu son fill hom **femení**, fet d'alfaní e d'orelletes, sucre, casquetes, e viciat, tot malcriat, fet a son lloure »<sup>20</sup>.

Le fils se situe, explicitement, entre l'homme et la femme ce qui explique son attitude. D'autre part, la Femme se révèle être une redoutable manipulatrice utilisant son propre enfant comme bras armé de sa vengeance personnelle. Dès lors, l'on ne peut plus considérer cet épisode comme étant paradoxal mais, au contraire, comme constituant la

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>16</sup> « Tirí camí fora'l portal, vers l'espital d'en Clapés dit », *Id.*

<sup>17</sup> « Sortí del llit e, mig guarit, io me'n partí. A peu aní en Catalunya... », *Ibid.*, p. 35.

<sup>18</sup> « Ab l'hom discret temps no hi perdí ; d'ell aprenquí de ben servie, armes seguir ; fui caçador, cavalcador dels bons regnes ; de tots falcons i d'esparver, ginet, coser, de cetreria, menescalia, sonar, ballar, fins a tallar, ell me'n mostrà. », *Id.*

<sup>19</sup> « Costar cuidà mon tant saber per sa muller, a la final, voler-me mal sens culpa mia. », *Id.*

<sup>20</sup> *Ibid.*, pp. 35- 36. C'est nous qui soulignons.

suite logique du raisonnement du narrateur : si la mère de celui-ci révèle au grand jour la cruauté de toutes les Femmes en abandonnant sa progéniture, l'épouse du maître met en évidence la jalousie et l'envie dont elles souffrent toutes.

La seule issue pour le jeune et malheureux héros est un nouveau départ. Celui-ci a lieu immédiatement après que le maître batte violemment son épouse<sup>21</sup>. Le narrateur rentre donc, à Valence, chez sa mère. L'accueil qui lui est réservé est des plus froids, cette dernière étant indifférente au retour de son enfant : « Ma mare viu ; ni's mou ni's riu »<sup>22</sup>. Elle lui révèle qu'elle s'est mariée en secondes noces et écorne l'image du père, déjà abîmée, en vantant les mérites du nouvel époux, et elle achève son discours en ordonnant à son fils de partir pour de bon : « -Mesquí a ton despit, ja tinc marit, cert pus honrat que no l'orat de pare teu, de major preu e pus valent. Ves-te'n dolent ! »<sup>23</sup>. L'enseignement que le lecteur doit tirer de ce passage est le suivant : enrichie par le décès de son époux et n'ayant pas partagé les biens avec son fils, la mère du narrateur, se sentant libre<sup>24</sup> s'est mariée avec un nouvel homme. Cette pratique courante, comme l'attestent les documents d'une époque marquée par un fort taux de mortalité et par une courte espérance de vie, devient dans le cas présent un péché puisque ce mariage n'a pas été célébré devant Dieu : « Sens testimoni féu matrimoni, o esposalles sens encartalles ni capellà »<sup>25</sup>. Il est notable de constater que la femme est plus coupable que l'homme : d'une part, elle est le sujet grammatical du verbe ; d'autre part, le narrateur, plus loin dans le texte exempté de tout crime et de toute erreur le nouvel époux<sup>26</sup>. La Femme, au sens large, s'illustre donc par sa malveillance et par son refus de respecter des règles divines et sacrées<sup>27</sup>.

---

<sup>21</sup> « Ab sa correja fort la ferí e la serví bé de punyades ; la squena usades bé li cascà, e la tancà en son consell. Donà'm consell partís de fet », *Ibid.*, p. 36.

<sup>22</sup> *Id.*

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>24</sup> « Ja per mal astre se era casada ; véu-se posada en llibertat ; gran heretat e senyoria tostemps tendria. », *Id.*

<sup>25</sup> *Id.*

<sup>26</sup> Notamment lorsque le narrateur affirme : « Dels peccats vells pas penitència ab tal sentència : **marit darrer venge el primer**. », *Ibid.*, p. 39. C'est nous qui soulignons.

<sup>27</sup> Ruinée, sa fin n'est, aux yeux du narrateur, que méritée : « Puis abatuts, ells se'n fugiren. Per temps moriren : ell caçador e comprador d'un cavaller ; de sa muller ella cambraera e llavanera. », *Id.*

Le narrateur, chassé définitivement de chez lui trouve refuge chez un ami de son père<sup>28</sup>. Le cachant de son épouse, celui-ci s'en occupe et lui donne de l'argent<sup>29</sup>. Le jeune héros reprend donc sa marche forcée et s'en va parfaire sa connaissance des Femmes. Son chemin aboutit au Paris du XIVème siècle. Le voyageur, pour arriver à destination, traverse la Catalogne- Tarragone, Barcelone, Sant Martí et Montserrat- passe par Béziers et, après un détour par Saint-Denis, il peut, enfin, fouler le sol parisien. Ce voyage est l'un des plus longs que le narrateur entreprend et, pourtant, il ne fait pas l'objet d'une description minutieuse. Le seul souvenir que le héros garde de ce périple concerne Sant Martí. Il nous relate, en effet, ce qu'il y a vu : une femme- Fortiana, la quatrième épouse de Pierre III- emprisonnée puis torturée pour sa malveillance envers son mari et ses enfants et sa cupidité<sup>30</sup>. Le récit de voyage, dans l'œuvre de Roig, n'a donc de sens que s'il peut décrire les attitudes répréhensibles dont se montrent capables les femmes. C'est dans ce sens que le voyage a valeur de révélateur.

La vie parisienne plaît au jeune homme. Celui-ci s'enrichit en guerroyant contre les Anglais :

« Mas poc après prenguí mos gatges e fiu viatges, ab molt valent ardidia gent de la francesa contra l'anglesa fent cavalcades molt estimades, fort guerrejant e saltejant, cobrant castells »<sup>31</sup>.

Ce passage est, à double titre, riche de sens : d'une part, le terme *viatge* devient synonyme de conquêtes et de richesse ; d'autre part, les Hommes, au sens large, se situent dans une dimension supérieure par rapport aux Femmes : ils cultivent l'art

<sup>28</sup> « Puis io fui cert ésser desert de benevolents, cert als dolents, no m'atansí ; en mi pensí no m'absentàs, que'm presentàs a un bon ric qui fel amic fon de mon pare, e gran compare e mon padrí. Jove, fadrí, desempenat, fui-me'n anat a l'hom de Déu », *Id.*

<sup>29</sup> « Ab molt plaer, ell m'acceptà, mas protestà que mai no'm ves ni que'n sabés res sa muller. Lo mercader, molt poderós e virtuós, ell m'afillà i m'abillà com fa mester ; en un troter, ab prou dinés ell me tramès, ben arreat, camí ferrat, per Tarragona, a Barcelona. », *Ibid.*, p. 40.

<sup>30</sup> « Quan arribí de Sent Martí, castell fort, pres, 'en Penedès, on ab gran cuita se n'era fuita, ne viu cobrar, presa tornar, no menys ferrada que d'ull mirada, na Fortiana, qui catalana fon natural. Ab prou de mal e malaltia, llexat havia abandonat, palau robat, sense remei, son senyor rei propi marit mig mort al llit, enmetzinat e fetillat. Segons se deian, altre tal feia a sos fillastres, e mals empastres contra sa nora, un punt ne hora nunca cessant, lo rei ginyant, ab frau e engan, major Joan (après rei fon), Martí segon, sos fills abdós com a traidós desheretàs, sols prosperàs ella i els seus fent-los hereus de sos regnats. Per tal peccats fon ben rodada i tormentada : moltes cremades de ses criades, a llur mal grat », *Id.*

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 41.

militaire<sup>32</sup> et se lisent à travers le prisme des romans de chevalerie, l'insistance sur les exploits guerriers étant, à ce titre, révélatrice. En d'autres termes, ces *viatges* consacrent et mettent en évidence la noblesse des Hommes par rapport aux Femmes, leurs préoccupations étant plus élevées.

Ce voyage à Paris permet au narrateur d'étudier de près le comportement de ses habitantes : les parisiennes, tout comme les femmes catalanes ou valenciennes, se distinguent par leur comportement peu recommandable et leurs mœurs dissolues : la femme qui accueille le narrateur tue son père, puis est exécutée<sup>33</sup>, une épouse empoisonne son conjoint<sup>34</sup> et, surtout, trois femmes pratiquent ou encouragent l'anthropophagie puisqu'elles donnent à manger de la chair humaine- d'Homme et non de Femme- la présentant comme étant de la viande animale<sup>35</sup>. Le jeune héros enrichi d'enseignement et d'argent peut donc s'en aller<sup>36</sup>. Il passe par la Gascogne, il rejoint la

<sup>32</sup> Voir, sur ce point, CONTAMINE, Philippe: *La guerre au Moyen Age* (Paris: Presses Universitaires de France, 1 999, 516 pages).

<sup>33</sup> « Aquella nit pres bell partit : matà son pare ; ella i un frare tot ho robaren e se n'anaren, mas no molt lluny. A tres de juny ells se'n fogiren ; a set moriren. Ella fon presa e nua mesa dins una bóta e closa tota ab companyia de serp, bogia i d'un vell gall ; lo riu avall la cabuçaren e la llançaren. », *Llibre... op. cit.*, p. 41.

<sup>34</sup> - « Beveu, senyor- dix-, l'hipocràs-. Com se'n calàs, una gran tassa, ell begué'n massa ; lo fort dormir fon tost morir », *Ibid.*, p. 43.

<sup>35</sup> « Mas aquell any un cas estrany, en lo món nou, jorn de Ninou s'hi esdevenç. Jo tinguí'l reng ; fiu convidar tots a sopar e rigolatge, los de paratge qui junt havíem ; allí teniem de tot potages, de carns salvatges, volateria, pastisseria molt preciosa, la pus famosa de tot París. En un pastís, d'hom cap de dit hi fon trobat. Fon molt torbat qui'l conegué ; regonegué què hi trobaria ; més hi havia un cap d'orella. Carn de vedella creïem menjàssem, ans que hi trobàssem l'ungla i el dit tros mig partit ; tots lo miram e arbitram carn d'hom cert era.

La pastissera, ab dos aidans filles ja grans, era fornera e tavernera ; dels que hi venien, allí bevien ; alguns mataven ; com capolaven, feien pastells, e dels budells feien salsisses o llonganisses del món pus fines. Mare i fadrines quants ne tenien tants ne venien, e no hi bastaven ; elles mataven alguns vedells, ab la carn d'ells tot ho cobrien ; assaborien ab fines salses les dones falses.

En un clot tou, fondo com pou, descarnats ossos, comes e tossos, allí'ls metien e ja l'omplien les fembres braves, cruels e praves, infels, malvades e scelerades abominables ; cert los diables, com los mataven, crec los odiaven, e lo dimoni. Faç testimoni que'n mengí prou : mai carn ni brou, perdius, gallines, ni francolines, de tal sabor, tendror, dolçor mai no sentí.

Per lo matí, de totes tres feren quartés, e llur posada fon derrocada, e la planaren ; sal hi sembraren, e tots los cossos tallats a trossos (cent n'hi contaren), los soterraren en lloc sagrat. », *Ibid.*, pp. 44- 45.

La critique est indissociable du plaisir évident que le narrateur prend afin de conter cet épisode. Celui-ci n'épargne au lecteur aucun détail : les mets sont appétissants et sont parmi les plus fameux de la ville, les *llonganisses* en sont un exemple révélateur. Il est donc flagrant que, feignant de s'offusquer, le narrateur prend goût à cette sordide surenchère.

<sup>36</sup> « Lo rei francès me féu llarguesa : una duxessa, folla guerrera, ma presonera, de gran finança, per ma quitança, e del botí, quan lo partí, per part donà. Ella's finà entregament ; dos mil e cent nobles de nau ella pagà-hu complidament ; delliurament tirà sa via.

Io quant havia, puis ric potent me viu d'argent, armes, vexella, roba molt bella, lli, llana, seda, molta moneda, tot exaguí e canvií segurament. Cortesament prenguí comiat, ben cavalcat abcinc canees, ab més

Catalogne et, enfin, il est de retour à Valence<sup>37</sup>. La première partie du livre prend fin, tout comme les années de jeunesse du narrateur. Il apparaît clairement que, dans sa globalité, le voyage est source d'enrichissement tant sur le plan financier qu'intellectuel, ce dernier apport primant malgré tout. Le jeune héros confirme le triste exemple maternel qu'il contemplait en retrouvant les mêmes défauts chez toutes les Femmes. Il n'est donc pas question de voyage d'apprentissage ou de connaissance : il s'agit plutôt d'un voyage amer grâce auquel le narrateur parfait son expérience.

\*

\*            \*

## *II Voyage et réflexions*

Commence alors la deuxième partie des aventures du héros maintenant âgé de 32 ans<sup>38</sup>. Celui-ci, malgré les avertissements reçus au cours de ses précédents voyages sur la vraie nature des Femmes, désire passer outre et prend la décision de se marier. Le narrateur connaît quatre expériences différentes qui se soldent toutes par un échec : il doit se séparer de sa première épouse car celle-ci était déjà mariée<sup>39</sup>, ce qui, pour lui est vécu comme une libération tant sa vie conjugale était un enfer<sup>40</sup> ; son deuxième mariage ne peut aboutir ; sa troisième femme fait mine d'accoucher et se pend<sup>41</sup> ; enfin, la dernière donne au narrateur un enfant qui ne survit pas longtemps au désintérêt de sa

lliures a la francesa, tots gent cortesa, per mes jornades fent matinades e curtdinar per caminar cuitadament. », *Ibid.*, pp. 46- 47.

<sup>37</sup> Evidemment, ce voyage de retour permet au narrateur d'évoquer des cas divers de femmes à la conduite peu recommandable : « En Lleida entrant, viu rossegar, puis squarterar, una fornera, sols per tercera e conduir son fill dormir ab ses lloçanes parroquianes en l'alcavor. Ab gran rigor la executaren. Lo fill soltaren per en jovent ser tant valent. », *Ibid.*, p. 47.

<sup>38</sup> « En aquell punt que io fui junt en la ciutat, haguí contat quants anys havia ; trobí cumplia los trenta-i-dos », *Ibid.*, p. 49.

<sup>39</sup> « Aconsellada no sé per qui (molt lo hi graí), posà'm libell fort de repudi. Ab prou gran estudi articulà e prest provà qu'era casada, d'altri sposada primer de mi, e que dromí ans ab aquell : cert, un cornell, ella cornella. Féu-ne parella lo magnific en Gauderic lo de Soler, canonge ver, doctor legiste, gran canongiste oficial. Tragué lo mal de casa mia. Feren sa via », *Ibid.*, p. 63.

<sup>40</sup> « Io delliurat e desferrat, tret de gran fang, romanguí franc. Cert, qui'm tragués (si io hi hagués) de mig d'infern, en l'ull un pern (si m'hi ballava) qui'm delliurava, més alegria no'n mostraria. Gran goig haguí com romabguí d'aquell diable incomportable desobligat, llicenciat ; poder entendre si vulgués pendre altra muller. Com carceller, pres me tenia ma homenia ; puis fon quitada e rescatada, io reposí », *Id.*

<sup>41</sup> « Envergonyida e perseguida, Benaguasir hac a fugir. L'inquisidor governador, e lo llur fisc, passà gran risc no la tenguessen e la prenguessen. Jamia menjà, ans se penjà desesperada », *Ibid.*, p. 85.

mère, laquelle décède, noyée dans du vin<sup>42</sup> (*sic*). La notion d'espace, une nouvelle fois, se retrouve au centre des malheurs du narrateur. En effet, si ces quatre expériences se déroulent à Valence ou ses environs, le voyage n'est pas pour autant écarté, celui-ci acquérant une nouvelle valeur.

A la suite de son premier mariage, le narrateur ressent le besoin de partir, cette nécessité étant autant physique que morale. Il déclare vouloir réaliser un vœu qui consiste à se rendre à Saint-Jacques de Compostelle et il confie ses biens à une béguine<sup>43</sup>. Ce voyage est vu sous deux angles différents. D'une part, il s'agit d'une purification par le voyage : au Moyen Age, le pèlerinage est une épreuve spirituelle et physique, spirituelle parce que le pèlerin quitte un endroit familier, qu'il connaît, pour se jeter vers l'inconnu et devenir aux yeux des autres un étranger ; physique car le voyageur souffre de tout son corps mais la route guérit ses maux<sup>44</sup>. D'autre part, aux yeux du narrateur, ce départ est une libération comme il l'affirme lui-même : « Era'm plasent pensant-me **forro** e tret del corro on m'escortxava i'm garrotxava la carnissera »<sup>45</sup>. En d'autres termes, le voyage est, à présent, vu comme un moment propice à la réflexion et à la quête de soi.

Le narrateur se met en route se rend à Bunyol puis à Requena<sup>46</sup> où il raconte avoir vu une femme possédée par le diable<sup>47</sup>, il rejoint Santo Domingo de la Calzada<sup>48</sup> et il arrive à destination<sup>49</sup>. Au retour, il voit une femme adultère se faire égorger par son mari<sup>50</sup>, il assiste, à Saragosse, à l'exécution d'une femme démente<sup>51</sup> et il fait état d'une femme

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, pp. 86- 104.

<sup>43</sup> « Puis preposí un vot complir. Ans del partir, una beguina mia veina, per mi pregada e ben pagada, fiu guardadora, receptadora. E tot lo meu al consell seu acomanant, io confiant del beguinatge, fiu mon viatge devés Sent Jaume », *Ibid.*, p. 64.

<sup>44</sup> *Dictionnaire raisonné...*, *op. cit.*, article « Pèlerinage », pp. 892- 905.

<sup>45</sup> *Llibre...*, *op. cit.*, p. 64. C'est nous qui soulignons.

<sup>46</sup> *Id.*

<sup>47</sup> « Per bona strena, trobí gran festa, prou deshonesta, no coneguda, mas avenguda. Una sposada ja desflorada ans de casar, lo jorn d'arrar aparellada, ben emperlada, sabé fingir, mostrant tenir al cos diable espaventable », *Id.*

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>49</sup> « Io caminant, adés pensant, adés rient, fui en ponent. Aquí vetlí, del tot complí ma romeria », *Ibid.*, p. 66. Remarquons au passage que le narrateur ne déclare pas être arrivé à Saint Jacques de Compostelle mais *en ponent*. Il faut également noter les trois adverbes fondateurs du voyage : *caminant*, *pensant*, *rient*. Le premier évoque la route et ses efforts, le deuxième, la réflexion, et le troisième, cette impression de liberté que ressent le héros.

<sup>50</sup> *Id.*

<sup>51</sup> *Ibid.*, pp. 69- 72.

ayant eu un enfant avec un homme d'église, à Teruel<sup>52</sup>. C'est sur le chemin du retour que le narrateur commence sa réflexion : peut-il épouser la femme à qui il a confié ses biens au moment de partir<sup>53</sup>. D'ailleurs, cette union ne peut que lui être profitable car, comme il l'écrit, il suppose qu'elle ne lui coûtera pas un sou en désirant des choses inutiles ou superflues<sup>54</sup>. Le voyage aurait donc pu aboutir sur un mariage enfin équilibré et qui eût satisfait le héros. Cependant, Dieu lui vient immédiatement en aide- précisons qu'il ne s'agit pas d'une apparition mais d'une nouvelle réflexion du narrateur que celui-ci attribue immédiatement au Tout Puissant<sup>55</sup> - en lui demandant de ne pas précipiter sa décision, ce qui se révèle être un excellent conseil puisque la conduite de la femme est loin d'être irréprochable : par exemple, dans un récit qui n'est pas sans faire penser au *Décameron* de Boccace dans lequel les références bibliques ou religieuses sont détournées (le Paradis, le Purgatoire, la figure du diable etc.) tout comme sont raillés les membres du clergé<sup>56</sup>, le narrateur nous révèle que lorsqu'elle parlait du Paradis avec un prêtre, elle faisait référence à son lit...<sup>57</sup> Dans ce cas présent, le voyage débouche sur la réflexion. Le héros tait les douleurs physiques que celui-ci lui occasionne pour se concentrer uniquement sur les bénéfices intellectuels qu'il lui procure. Si, dans la jeunesse du narrateur, le voyage était synonyme d'enrichissement, il devient maintenant méditation et, à de rares moments, introspection. Lorsque le

<sup>52</sup> « Aquella nit lo fill parit mateix havia quant s'atrevia per fer son fet del fillolet pròpria mare ; també comare fon e padrina, ella madrina fon e partera. Pare cert era lo capellà qui'l batejà. Mai viu tal acte. Creient llur tracte ser ben cubert, fon descubert », *Ibid.*, p. 72.

<sup>53</sup> « Puis caminant e rominant què fer deuria e com viuria sens destorb... », *Ibid.*, p. 73. Les deux participes *caminant* et *rominant* ne se trouvent pas associés par hasard et témoignent des liens étroits qui unissent la marche à la réflexion.

<sup>54</sup> « -Serà'm avara, no gastarà, ni rastrarà tan llongues falde i tendrà baldes en la finestra ; és dona destra, pobra criada, no gens dotada, molt de bé sap e del seu cap fer-n'he ma guisa », *Id.*

<sup>55</sup> « Sa majestat, per pietat, me **inspirà** e **consellà** miràs lo pas ans que cuitàs saltar avant », *Id.* C'est nous qui soulignons.

<sup>56</sup> Nous pensons aux récits de Néfile (troisième journée) : « La clef du Paradis », « Une saison au Purgatoire », « Un bon petit diable » (BOCCACE, *Le Décaméron*, Paris : Classiques Garnier, 1 994, 724 pages).

<sup>57</sup> « Un capellà la combregava, hòstia li dava sens consagrar e mai fallar cada semana : com a terçana fent paroxismes. Ab certs sofismes ells s'entienien ; abdós venien al combregar davant l'altar de la capella ; portava's ella sa tovallola, ell ab sa stola, idolatraven ; puis alt parlaven perquè s'oís : -En Parais, que desijam, prest nos vejiam-. -¡ Ai, pare meu, fóssem-hi breu !-. -Ja, filla mia, hui fos lo dia. -Io ja só presta. Aquesta sesta ja lla fruís !-. Lo paraís que nomenaven e desijaven era un llit pintat, fornit ab ses cortines. Altres beguines ses companyones e tacanyones, en aquell lloc, per fer son joc, s'hi concertaven e replegaven », *Llibre...*, *op. cit.*, pp. 74- 75. Une fois encore, nous remarquons le plaisir que prend le narrateur à revenir sur ce fait et l'insistance sur les propos tenus par les deux protagonistes avant de dévoiler le fin mot de l'histoire et le double sens du mot *Paradis*.

narrateur du *Llibre de les dones* voyage, ce n'est jamais par plaisir, c'est toujours parce qu'il y est contraint. La route l'appelle et c'est grâce à elle qu'il met un terme à ses souffrances.

\*

\*            \*

### *III La route purificatrice*

Salomon vient en songe au narrateur et il lui ouvre les yeux sur la nature des Femmes : toutes sont foncièrement mauvaises sauf la Vierge Marie<sup>58</sup>. Salomon paraît être la personne idéale pour instruire le héros, sa connaissance des femmes étant grande- le Livre des Rois lui attribue 700 épouses et 300 concubines<sup>59</sup> - et sa sagesse faisant sa renommée<sup>60</sup>. Fort de ce savoir, le narrateur fait le vœu de ne jamais se marier : « ans soterrat que mullerat », résume-t-il dans une formule éloquente et brève<sup>61</sup>. Comme à son habitude, c'est vers la route qu'il se tourne afin de consacrer sa nouvelle vie et sa nouvelle identité. Ce troisième voyage est marqué du sceau de la rédemption et de la purification, le héros choisissant de vivre tel un ermite<sup>62</sup>. Ses destinations témoignent de son intention de se racheter, les femmes l'ayant corrompu, et de se purifier puisqu'il décide uniquement de se rendre vers les lieux saints catalans et valenciens.

La *mongia* de Cartoxa, premier arrêt du narrateur, est décrite par celui-ci par la difficulté de son accès : « on la gent coxa puja ab afany »<sup>63</sup>, ce qui confirme que la rédemption passe par la douleur physique et que le voyage dans le *Llibre de les dones*, pour la première fois, est vu sous l'angle de la souffrance, conférant à son héros un statut christique, qui n'est pas sans rappeler le chemin de croix (*Via dolorosa*).

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, pp. 105- 217.

<sup>59</sup> *Livre des Rois*, 11, 3.

<sup>60</sup> « Le roi Salomon surpassa en richesse et en sagesse tous les rois de la terre. Tous les rois de la terre voulaient être reçus par Salomon pour profiter de la sagesse que Dieu lui avait mise au cœur et chacun apportait son présent : vases d'argent et vases d'or, vêtements, armes et aromates, chevaux et mulets, et ainsi d'année en année », *Deuxième Livre des Chroniques*, 9, 22- 24.

<sup>61</sup> *Llibre...*, *op. cit.*, p. 221.

<sup>62</sup> « Puis fui delliure, mudí de viure, llexant l'activa, contemplativa cercant la vida, prenint la mida e l'exmplar de contemplar dels ermitans, sols habitants en los secs erms, on viuen fermes, sens matrimonis ab tals dimonis », *Id.*

<sup>63</sup> *Id.*

D'ailleurs, tous les lieux visités sont immédiatement suivis de la peine qu'a éprouvée le narrateur afin de les rallier : l'arrivée à Poblet se fait sous la neige et le froid<sup>64</sup>, ce dernier tourmentant encore le héros qui rejoint Benifassà et Vallivana<sup>65</sup> et qui, éreinté, aboutit à Portaceli, la bien nommée porte du ciel<sup>66</sup>. Le voyage atteint là son paroxysme, la douleur étant exacerbée, le lieu soulageant l'être en souffrance jusqu'à le rendre en paix avec lui-même : « Be hi reposí fins deposí lo llassament. D'ells molt content, enamorat de llur bon grat, cinta ma espasa, torní'm a casa, **on io hui stic en pau**, vos dic »<sup>67</sup>. L'errance du narrateur maintenant âgé de 95 ou 100 ans a cessé<sup>68</sup>. Le voyage l'a guéri de ses maux et de ses souffrances et a fait de lui un nouvel homme.

\*

\*       \*

### *Conclusion*

Le voyage, dans l'œuvre de Jaume Roig possède une triple finalité : le voyage de jeunesse confirme le narrateur dans son opinion sur le sexe opposé, celui entrepris par la suite lui permet de mener une réflexion- plus ou moins- approfondie sur la Femme et, enfin, la route devient purificatrice, le héros trouvant là le moyen de, non pas se retrouver, mais tout simplement de se trouver et de se construire. C'est, en effet, à la fin de l'œuvre que le narrateur goûte enfin, après tant de déconvenues, à la paix intérieure et devient, tout comme Pétrarque, l'Homme qu'il est. Le voyage est donc avant tout une quête de soi car son but n'est pas tant de démontrer la malveillance de la Femme que de se connaître soi-même. Le narrateur du livre- et l'Homme dans son entier, si l'on respecte le caractère édifiant de l'œuvre de Jaume Roig- est, pour de bon, lui-même. Enfin, le croit-il car, à dénigrer autant le sexe opposé, ce qu'il recherche avant tout, c'est se rassurer.

<sup>64</sup> « ab moltes neus e prou gran fret fui a Poblet », *Ibid.*, p. 222.

<sup>65</sup> « Per la fredor molt me cansà Benifassà e Vallivana », *Id.*

<sup>66</sup> « Quant haguí vist io Portaceli, cert fui a l'eli de cansament, mas certament, segons mon vot, res pus devot ni més compost, lloc pus dispost en tots no viu. Ab raó's diu del cel la porta », *Ibid.*, pp. 222- 223.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 223. C'est nous qui soulignons.

<sup>68</sup> « Noranta cinc o cent anys tinc, dels quals cinquanta o los xexanta dels meus millós, penes, dolós m'han espletat », *Id.*